

R.P. BERNARD BEEMSTER (Banyo)  
BASILE TCHIMI (Bankim)  
PAUL MVOUIN (Bankim)

## LES TIKAR DE BANKIM

### **Préambule** (R.P. Bernard BEEMSTER)

Les Tikar de Bankim méritent notre attention à cause de leur culture séculaire et de l'intérêt de leur langue ; mais aussi à cause d'une « léthargie » dont leur pays a souffert jusqu'à récemment.

Envoyé chez les Tikar de Bankim dès 1974, leur comportement chrétien m'intriguait, d'autant plus que j'y reconnaissais une confusion entre la foi chrétienne et la fidélité à la coutume locale... Avec le temps (j'allais y passer 10 ans), je découvrais une tradition chrétienne qui remontait à l'époque des « exilés » de Fernando Po, en même temps que les gens de Bakim m'introduisaient à leur histoire, riche bien que complexe.

Parlons d'abord de la culture tikar. A Bankim, j'ai eu la chance de rencontrer Basile TCHIMI qui – à la suite des visites du Professeur Claude HAGEGE du C.N.R.S., et encouragé par une enquête ethnographique au profit des Missionnaires Oblats – s'était mis à décrire le droit coutumier (ses notes d'il y a 20 ans viennent d'être retapées intégralement et nous offrent un regard sur la société tikar telle qu'elle se présentait à la fin des années 1960 ; dans un avenir proche, nous espérons publier un dossier tikar, contenant – en plus de ces données coutumières – d'autres informations historiques et culturelles concernant les gens de Bankim).

Dès son arrivée à Bankim en 1962, le R.P. Joseph BOISSEAU, fondateur de la Mission catholique, avait entamé l'étude de la langue tikar. Pour des besoins liturgiques, il amenait ses catéchistes à composer des chants en langue vernaculaire, alors qu'un de ses maîtres d'école (Augustin GUENI) préparait une première traduction des quatre Évangiles. Envoyé en mission scientifique par le C.N.R.S. entre 1967-1969, le professeur Claude HAGEGE faisait quelques séjours à Bankim pour y étudier un éventuel rapport entre les langues mboum et tikar. De ses visites résultait son « *Esquisse linguistique du tikar* », jusqu'alors la première étude sérieuse et de la linguistique et de l'histoire des Tikar de Bankim. Après son départ, une religieuse de la Mission établissait un premier lexique en tikar. En 1974, 3 mois après mon arrivée à Bankim, la SIL y envoyait deux Nord-Américaines, Miles Ellen JACKSON et Carol STANLEY pour établir l'orthographe tikar. Durant quatorze ans, elles étudiaient « le parler de Bankim », publiaient de nombreux ouvrages scientifiques, formaient des enseignants du tikar et achevaient, en 1989, la traduction du Nouveau Testament.

Ces diverses réussites ne nous permettent pas d'oublier les efforts constants pour faire reculer la « léthargie » dont il était question plus haut. Dès sa fondation en 1939, la Mission luthérienne de Bankim avait ouvert un dispensaire. L'arrivée des religieuses « Ker Maria » en 1963 inspira deux projets de développement à la Mission catholique : l'animation féminine d'une part, et la formation agricole (aboutissant à une expérience rizicole par le Frère Maurice GAVEAU, OMI) d'autre part. C'est dans les contacts sociaux, surtout, que nous rencontrions des réticences (trois en particulier : la relation santé-sorcellerie, développement du milieu social, attitudes de servilité), démontrant que la « léthargie » était un véritable obstacle à l'évolution de ce pays (en 1986, à Magba, le Révérend Pasteur Charles MOUNBAGNA présentait un texte en vue d'une Licence en Théologie, dans lequel il constatait des réticences semblables). Quant à moi-même, tout en complétant les expériences du terrain avec une lecture assidue, Bankim me faisait découvrir des réalités bien complexes : confusion entre tumu et tikar, entre « Garafi » et Tikari, préjugés réciproques entre Foulbé et gens de la plaine...

Ne connaissant pas les Tikar de Ngambé (voir les travaux importants sur l'identité des Tikar dans les écrits de David PRICE), notre volet tikar se limitera donc aux gens de Bankim.

## **I. Histoire des Tikar (R.P. Bernard BEEMSTER)**

### **1. La légende**

Tous les Tikar connaissent une légende qui explique la naissance de leur peuple à partir d'une querelle entre le Chef (ou « *Belaka* ») des Mboum (à l'est de Ngaoundéré) et l'un de ses fils, appelé « Klo' », accusé d'avoir fait l'amour avec une des épouses du roi. En apprenant cette honte, le Belaka aurait dit à Klo' : « *Tí kàlá jè* », en mboum : « sors d'ici », condamnant ainsi son fils et quelques-uns de ses amis à une vie de vagabondage sur les hauts plateaux de l'Adamaoua. Avec le temps, le petit clan de Klo' s'était multiplié et – arrivé sur la rive gauche du Mbam – traversait le fleuve et envahissait le pays des Tumu à Bankim pour les soumettre et finir par s'intégrer à eux.

### **2. Les migrations et l'origine de l'« énigme Tikar »**

Jusqu'ici nous parlions d'une tradition orale. A notre connaissance, aucune oeuvre complète de littérature ou d'étude archéologique ne corrobore ce récit intéressant concernant l'ethnogenèse des Tikar. Dans son « *Esquisse linguistique du Tikar* » (1969), le professeur Claude HAGEGE relate quatre versions de la légende et tente de situer vers le milieu du 18<sup>e</sup> siècle le renvoi de Klo' (par l'estimation de l'âge moyen des vingt chefs de Bankim). A Ngambe-Tikar, l'anthropologue David PRICE se penchait sur la même légende durant les années 1970 (1974). En 1974, l'historien camerounais Eldridge MOHAMMADOU parlait de quatre vagues de migrations, qui auraient fini par constituer l'actuel peuple des Tikar. Dans des publications plus récentes, le même auteur livre des données supplémentaires qui permettent de croire en un vaste « empire » tikar qui – peut-être au courant du 16<sup>e</sup> siècle – couvrait tout l'Adamaoua et même les flancs du plateau descendant vers Yoko. L'autre historien camerounais, le R.P. Engelbert MVENG présente tous les riverains du Mbam, ainsi qu'une multitude de populations à l'ouest et au nord-ouest

du Cameroun, comme des Tikar, tous issus de mouvements migratoires à partir de l'Adamaoua jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle (1963). Les deux auteurs touchent à l'« énigme tikar » (comme le fait en 1964 l'ancien Gouverneur du Cameroun anglophone, D.M.W. JEFFREYS), à savoir le problème tumu-tikari – un mythe populaire qui se réfère à Bankim comme berceau commun de nombreuses peuplades vivant aujourd'hui dans l'Ouest et le Nord-Ouest Cameroun.

### **3. Le vrai nom des Tikar de Bankim**

Retournons aux gens de Bankim. Au cours de notre siècle, l'administration civile leur a attribué le nom « Tikar ». Mais, en réalité, ils s'appellent « Tumu ». Les premiers chercheurs étrangers le savaient, tels Curt Von MORGEN en 1890 et Franz THORBECKE en 1913. Claude TARDITS qui, en 1980, présenta son histoire du Royaume bamoun, consacre quinze pages à ce problème de nomenclature, alors qu'avant lui le Sultan NJOYA avait reconnu que les Bamoun prennent leur origine à « Rifum » – nom qui veut dire Bankim (certaines gens de « Rifum », donc des Tikar, se trouvaient parmi les esclaves libérés à Freetown en Sierra Leone, lorsqu'en 1854 l'explorateur Heinrich BARTH les rencontra et nota quelques mots en leur langue).

### **4. La vertu guerrière**

Bien que la plupart des peuples vivant sur l'Adamaoua aient souffert de l'esclavage, à Bankim les Tikar n'admettent pas cette honte. Au contraire, on raconte avec fierté les exploits guerriers des ancêtres, surtout au cours du 19<sup>e</sup> siècle. Encore aujourd'hui, les gens montrent des fossés profonds qui encerclent certains villages, creusés comme des défenses contre les envahisseurs (ces fossés n'étaient pas toujours efficaces, à en croire le récit relatant l'invasion d'un village vouté, raconté dans la monographie de Kurt STRUMPELL en 1914). La vertu guerrière des Tikar est attestée par quelques sources écrites. A.H.M. KIRK-GREENE en parle dans son livre « Adamawa past and present ». Curt Von MORGEN nous livre une description de la guerre de 9 ans qu'avaient menée les Tikar de Ngambe, avant d'être vaincus par les forces du Lamido de Tibati en 1889. THORBECKE

loue leurs qualités militaires, tandis que J. HURULT démontre dans ses écrits très fouillés comment les populations du secteur de Banyo, y compris les Tikar, se sont opposés – avec courage et ingéniosité – aux envahisseurs peuls depuis la « jihad » de 1805 ou 1806 jusqu’aux premières années de notre siècle.

## **5. Le 20<sup>e</sup> siècle**

Au seuil du 20<sup>e</sup> siècle, les razzias des Foulbé s’arrêtent, tandis que les forces allemandes et françaises se relaient pour ouvrir ce pays à la modernité. Ce n’est pas une histoire glorieuse. D’abord, le régime colonial ne prête guère attention aux riverains du Mbam. Bankim n’est désenclavé qu’en 1954, lorsque la route qui quitte Fouban rejoindra celle qui va de Mayo-Darlé à Ngaoundéré. Ngambe-Tikar ne dispose pas, encore maintenant, d’une vraie route. Après l’écrasement militaire, les Tikar ont du mal à sortir d’une « léthargie » à laquelle l’histoire, la nature et le régime politique avaient tous contribué. Il y a, cependant, du positif. A partir des années 1930, les Tikar cherchent du travail à la mine d’étain de Mayo-Darlé, dans les plantations coloniales de l’Ouest et dans les travaux publics. Les années 1940 voient les Tikar demander partout l’ouverture d’écoles primaires – requête honorée surtout par les missionnaires étrangers, catholiques ou luthériens. Enfin, durant les années 1950, les Tikar se mettent aux cultures de rente, notamment à celle du café. La modernité est en train de faire son chemin.

## **6. Les Tikar se tournent vers le christianisme**

Cette évolution matérielle mise à part, il faut également noter une éclosion spirituelle qui – dans l’ensemble et pour des raisons qu’on comprend aisément – fait que les Tikar tournent le dos aux anciens maîtres et cherchent auprès des missionnaires étrangers un nouvel avenir moral. Il ne s’agit pas de décrire en détail comment les Tikar effectuent le passage de la religion traditionnelle à la foi chrétienne (à comparer avec l’étude que le professeur LABURTHE-TOLRA promet au sujet de la conversion rapide des Béti de Minlaaba). Signalons le fait curieux que c’est dans un contexte de contrainte (fin des invasions, régime colonial, travail plus ou moins forcé) que le catéchuménat chrétien fleurit

et que les Tikar découvrirent une nouvelle liberté. Une langue relie cette nouvelle « famille » composée de multiples ethnies : le pidgin. D'après l'ethnologue Charles PRADELLES-DE-LATOIR, les Camerounais découvrent un « univers » nouveau, avec l'intuition vague mais réelle que les alliances tribales sont dépassées et que l'heure est venue pour la création d'une société nouvelle, d'autant plus qu'elle propose des avantages matériels et sociaux considérables. Chrétiennement, nous dirions : c'est l'oeuvre de l'Esprit. A Bankim, les Tikar disent : « *Tam i di go befoh* »...

## 7. Culte, culture et art au pays tikar

L'évolution matérielle et spirituelle des Tikar n'est pas sans équivoque. Ces dernières années, un nombre restreint de Tikar s'est tourné vers l'Islam. Parmi les Chrétiens, il y en a qui restent très attachés aux pratiques traditionnelles, surtout au culte des morts et à la consultation du sort (cf. l'étude du révérend MOUNDAGNA à Magba). L'âme tikar est un réseau de religion, où le « *Mvengswap* » (roi des Esprits) est remercié grandement pour sa protection – exprimée dans les fêtes du « *Gain* » (ancêtres), « *Dain* » (victoire), la Grande Pêche et le « *Switi* » (culte des morts). Quant aux expressions artistiques, les riverains de Mbam en possèdent très peu. Ce qui est connu dans le monde entier sous le nom « Art tikar » (voir le Musée bénédictin à Yaoundé et son catalogue), ne semble guère être le produit des gens de Bankim ou de Ngambe. Pour une discussion sur l'origine des bronzes, de la poterie et de la sculpture du bois provenant des « Grassfields », je renvoie à l'excellent livre de Pierre HARTER : « Arts anciens du Cameroun », qui consacre cinquante pages au pays des Tikari, mais ne résout en rien notre « énigme » !

## Conclusion

Mythe d'exode, légendes guerrières, âmes religieuses – toute cette culture rend les Tikar de Bankim attachants. Cependant, ces données n'expliquent pas vraiment leur origine historique. Elles ne permettent pas de comprendre comment s'est formée la cohésion que professent les différentes ethnies dites « Tikari ».

Je crois que seule une recherche menée par plusieurs disciplines à la fois – histoire, ethnographie, archéologie – révélera ce qui, jusqu’ici, est resté énigmatique dans la culture des Tikar.

## II. Coutumes et festivités (Basile Tchimi)

### 1. Parenté

Comme dans la plupart des sociétés africaines, la parenté tikar est « élastique » : elle s’étend sur plusieurs générations. On t’appellera frère, soeur, père ou mère suivant le lien qui te relie avec tes propres parents, les frères et les soeurs de tes parents et leurs descendants. Cependant, certaines relations ne se créent que de mère en fils : ainsi les « *me-ki* » (hommes notables) ne le sont que si leurs mères sont des princesses ; et les « *me-nlim* » (enfants sorciers) ne le sont que si leur mère est sorcière.

Selon les Tikar, chaque enfant naît avec son « totem » (grenouille, chenille, serpent, araignée, etc.). Lorsqu’une femme est enceinte, tous se gardent de tuer les petites bêtes qui entrent dans la maison. Si une grosse chenille entre dans la case, la femme enceinte lui passe de l’huile de palme sur le dos. On n’écrase pas l’insecte, car on croirait tuer l’enfant qui est encore dans le sein de sa mère. Un lien symbolique unit les hommes au monde des animaux.

### 2. Mariage

Le mariage est le résultat de longs pourparlers et d’offrandes de cadeaux multiples. Un aspect typique de sa célébration réside dans l’accompagnement. La belle-mère de la mariée joue alors un grand rôle. Elle s’active avant l’arrivée de sa bru en aménageant la cuisine d’une certaine façon : elle y construit trois cônes en terre, tout en murmurant des prières, pour que la nouvelle mariée soit accueillie sans ennuis. La famille met tout en ordre pour l’accueil de la mariée et de sa suite. Le jeune époux décide de la nature des présents destinés à sa belle-famille, après qu’il ait découvert que sa femme est vierge ou non.

Il n’y a pas de dot à proprement parler. Le mariage coutumier ne comporte aucun rite religieux.

### **3. Vie conjugale**

La vie conjugale est caractérisée par l'autorité du mari. Cependant, l'épouse jouit d'une liberté considérable pour rendre des visites à sa famille. Les conjoints ont des droits et des devoirs vis-à-vis de leur parenté et vis-à-vis d'eux-mêmes. Le divorce et la polygamie sont admis.

### **4. Conception et naissance**

Les Tikar disent : « La femme n'est pas comme un bananier qui produit son régime tout seul ». Ce proverbe signifie que le principe de la vie réside en l'homme, qui est donc l'auteur de la conception. Des rites et des interdits régissent la stérilité, l'anti-conception, la grossesse, les difficultés de l'enfantement et ce qui suivra la délivrance. Dans le cas de la naissance de jumeaux ou d'accouchements singuliers, les rites changent et comportent des pratiques spéciales organisées par des personnes initiées à cet effet : les parents seront astreints à un comportement particulier durant un certain temps.

### **5. Vieillesse et mort**

Tout ce qui naît, vit, grandit, vieillit et meurt. C'est pourquoi la vieillesse n'est pas considérée comme une déchéance chez les Tikar, bien au contraire. Les vieillards sont respectés. C'est auprès d'eux qu'on recourt pour puiser les connaissances du passé. Ce sont eux les sources intarissables de la tradition des ancêtres, les véritables bibliothèques de la tradition orale.

La mort impose des rites particuliers selon la personnalité du défunt : un chef, un jumeau, un notable ou un homme ordinaire.

### **6. Culte des ancêtres**

Les gens qui meurent vieux, ont droit à un culte des ancêtres, parce que la tribu croit qu'ils entrent dans une vie nouvelle. Si leurs oeuvres d'ici-bas étaient bonnes, cette vie ne finira plus. Si, par contre, elles étaient mauvaises, les morts tourmenteront pendant un certain temps les vivants, avant que le Très-Haut ne les transforme en termitières inoffensives. Donc, pour les Tikar,



la cohabitation des bons et des mauvais n'est pas possible. La résidence des ancêtres se trouve sur une de nos montagnes.

Des sacrifices ou des libations de vin et de la nourriture fournissent aux morts une subsistance. A cet effet, une légende dit que Dieu passe tous les matins et tous les soirs pour distribuer de la nourriture aux ancêtres.

Le culte des ancêtres est respecté par les Tikar, parce que les morts sont considérés comme présents dans la vie quotidienne des vivants. Ils observent la conduite de chacun et peuvent, le cas échéant, intervenir en songe pour rappeler à l'ordre celui qui dévie du droit chemin. Le chef de village est le plus surveillé de tous.

## 7. Religion

Dans son séjour, Dieu est entouré d'ancêtres justes, bien qu'anonymes. Dieu est l'Etre Suprême qui a toujours existé. Ses attributs sont sans nombre, car il est le Tout-Puissant, le Créateur. Nous disons : « *Mbyimbyi pfo zom lè yum hwê* » (Dieu crée le ciel et toutes les choses).

Dieu intervient par l'intermédiaire des ancêtres. Mais les vivants ont la possibilité d'obtenir des protections supplémentaires contre les esprits mauvais. Le désir de se « blinder » conduit l'homme à la recherche de plantes médicinales et à la pratique de la sorcellerie.

Le nom de Dieu est très respecté. On ne le prononce que dans des circonstances vraiment sérieuses. Le culte rendu à Dieu n'est pas régulier : les Tikar lui adressent des prières surtout à l'occasion des grandes fêtes annuelles.

## 8. Ordre moral

Bien que le suicide et l'homicide soient connus, le Tikar a un grand respect pour la vie humaine, pour les biens d'autrui, pour sa réputation et pour la vérité. Autrefois, le vol était inconnu. Mais les insultes et les injures verbales ternissent la réputation d'autrui et conduisent à d'interminables querelles, surtout si l'on est traité de sorcier.

Dans les temps anciens, les chefs étaient plus puissants que le bas peuple et profitaient de cette situation pour l'exploiter et

l'asservir. Il convient cependant de souligner que ce genre de comportement a disparu à l'époque actuelle.

### 9. Folklore (les festivités)

Les Tikar aiment les fêtes, les occasions de danse et de chant, où les meilleurs artistes mettent en valeur leur savoir-faire :

- la « Grande Pêche » donne l'occasion de savoir si les ancêtres sont contents ou non, suivant l'abondance du poisson qu'ils accordent aux pêcheurs ;
- le « *Gain* » est une fête de victoire, qui ré-actualise l'invasion par les Tikar du pays des Tumu ;
- le « *Dain* » est le tam-tam sacré, dont on célèbre la « sortie » à peu près en novembre au milieu de réjouissances populaires ;
- le « *Switi* » est une fête pour les morts. En commençant par le cimetière des princes, chaque tombe familiale est visitée et donne lieu à une libation.

### III. Linguistique (Paul MVOUIN)

Le tikar est une langue à tons. C'est aussi la langue des Tumu. Les deux faits ont été ignorés pendant longtemps. Les riverains du Mbam parlent une langue semi-bantoue.

Nous avons fait allusion aux visites répétées des Tikar de Bankim par le professeur HAGEGE, le premier à avoir établi une orthographe pour cette langue (1969). Quelques livrets d'usage liturgique pour les communautés catholiques et protestantes de Bankim ont été rédigés d'après cette orthographe. Depuis lors, notons le travail assidu accompli par la Soeur Thérèse LECARRER qui a établi le premier lexique de la langue tikar.

Avec la venue de Mlles JACKSON et STANLEY en 1974, une orthographe du tikar fut adoptée qui correspondait aux exigences de l'ONAREST. Les deux linguistes déterminèrent trois tonalités (parmi beaucoup d'autres) et réussirent à les rendre lisibles. Leur mérite restera – en plus d'une profonde amitié avec tous les Tikar de Bankim et Ngambe – le fait d'avoir identifié quatre dialectes majeurs, inventé un matériel didactique pour l'alpha-

bétisation des Tikar par les Tikar, et traduit le Nouveau Testament en leur langue (paru en 1989). Mlle JACKSON a obtenu une maîtrise en Linguistique africaine à l'Université de Californie (UCLA) et Mlle STANLEY un doctorat à la Sorbonne. A Yaoundé, elles interviennent pour former d'autres linguistes au service de la SIL.

## Epilogue

Au terme de notre intervention, nous voudrions répéter combien sont importants les mythes et les légendes que les Tikar nous transmettent. Car ces traditions orales expriment ce que ce peuple croit au sujet de lui-même – ce sont des vérités qui nourrissent une mentalité, qui soutiennent une culture. Dans son livre « Les Seigneurs de la Forêt », le professeur LABURTHE-TOLRA note à propos des Béti : « Puisque ces récits enveloppent un moment historique, on doit essayer d'en fournir les dates » (p. 107).

Nous voudrions proposer aux organisateurs de ce Colloque de prendre des initiatives, pour que l'histoire précise des Tikar de Bankim-Ngambe puisse être établie et que de nouvelles études ethnologiques et archéologiques puissent être favorisées, dans le but d'éclairer la cohésion culturelle de tous ceux qui s'enorgueillissent justement du nom « Tikar ».

## Bibliographie

- BARBIER J.-C., *Les Pygmées de la plaine tikar au Cameroun*, Yaoundé, 1978, Onarest, 33 p.
- BEEEMSTER Bernard, KOIGNI Agathe, « The first Tikar Christian », Ngaoundéré, 1990, *Diakonia* n° 2, 87 p. (note importante intitulée : « Who is a Tikari ? », pp. 63-78).
- CHILVER E.M., KABERRY P.M., « The Tikar problem : a non-problem », 1971, *Journal of African Languages*, 10, 2.
- DE LYEE DE BELLEAU M., *Du Cameroun au Hoggar*, Paris, 1945, Ed. Alsatia, pp. 71-90 (voyage à cheval dans la plaine Tikar en 1938).
- EDELMAN Nancy, DENIS Alain, *L'Art camerounais*, Yaoundé, 1989, éd. Monastère du Mont Fébé, 123 p. (catalogue de l'art « tikar »).

- HAGEGE Claude, *Esquisse linguistique du tikar*, Paris, 1969, SELAF, 63 p.
- HARTER Pierre, « Arts anciens du Cameroun », Arnonville, 1986, *Art d'Afrique noire* (concernant « Grassfields », voir pp. 131-180 ; « Tikar-Tumu », pp. 151-155).
- HURAUULT Jean, « Histoire du Lamidat Peul de Banyo », Paris, 1975, *Extraits des Comptes-rendus des séances de l'A.S.O.M.*, pp. 12-21.
- JACKSON E., STANLEY C., *Description phonologique du tikar (parler de Bankim)*, Yaoundé, 1977, SIL, 97 p.
- JEFFREYS M.D.W., « Who are the Tikar ? », 1964, *African Studies*, 23, 3-4, pp. 141-153.
- JOSEPH M.B., « Dance Masks of the Tikar & Tikar Stones », 1974-1975, *African Arts* VII & VIII.
- KIRK-GREEN A.H.M., *Adamawa past and present*, Oxford, 1958, Dawson's of Pall Mall, 230 p.
- KUBIK C.A., « A musical pilgrim's progress », Johannesburg, 1963, *African music*, 3.
- LETOUZEY R., « Note sur les Pygmées de la région tikar au Cameroun », 1967, *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée...*, t. XIV, n° 6-7, pp. 277-280.
- MCCULLOGH Merran, *Peoples of the Central Cameroons : Tikar*, London, 1954.
- MOHAMMADOU Eldridge, « Le peuplement des provinces de l'Ouest et du Nord-Ouest – Le rôle joué par les Tikar », 23 mars 1974, *Cameroun Dimanche*.
- MOHAMMADOU Eldridge, *Les Royaumes foubé du plateau de l'Adamaoua au XIX<sup>e</sup> siècle*, Tokyo, 1978, ILCAA, pp. 4-14.
- MOHAMMADOU Eldridge, *Traditions historiques des peuples du Cameroun central*, Tokyo, 1990, ILCAA, vol. I, Mbéré, Mboum et Tikar, pp. 303-325.
- MORGEN Curt von, *A travers le Cameroun du Sud au Nord*, Paris, 1982, Serge Fleury, éd. Sorbonne, pp. 315-335.
- MOUNBAGNA Charles, 1986. *Les croyances traditionnelles – une problématique à l'évangélisation en milieu tikar dans le Noun*, Yaoundé, thèse, 73 p.
- MVENG Engelbert, *Histoire du Cameroun*, Paris, 1963, Présence africaine, pp. 225-233.

- PLUMEY Mgr. Yves, *Mission Tchad-Cameroun*, Trinità (Italie), 1990, IGP, pp. 119-122.
- PRICE David, « Who are the Tikar now ? », 1979, *Paideuma* 25, pp. 89-98.
- PRICE David, « Clans and Territorial Organization in the Tikar chiefdom of Ngambe, Cameroon », Berlin, 1987, *Zeitschrift für Ethnologie*, Band 112, Heft 1, pp. 85-103.
- PRICE David, « The Palace and its Institutions in the chiefdom of Ngambe », 1985, *Paideuma* 31, pp. 85-103.
- SIEBER J., « Aus dem sozialem Leben der Nord-Tikar », Berlin, 1935, *Zeitschrift für Ethnologie*, 67 Jg. 5-6, pp. 269-278.
- STANLEY C., « Direct and reported speech in Tikar narrative texts », 1982, *Studies in African linguistics*, XIII, 1, 31/52.
- STRUMPELL Kurt, *Histoire des Foulbé* (traduction du manuscrit), 56 p.
- Sultan NJOYA, *Histoire et coutumes des Bamoun*, Foumban, 1952, Inst. Français d'Afrique noire, 260 p.
- TARDITS Claude, *Le royaume bamoun*, Paris, 1980, Edisem-Sorbonne, pp. 83-97.
- TCHIMI Basile (manuscrit), *Coutume, folklore et fables tikar*, Bankim, 1972, 144 p.
- THORBECKE F., *Im Hochland von Mittel-Kamerun*, Hamburg, 1914-1919, 3 vols.
- TIMMERMANS Paul, « Les Tikar », Bruxelles, 1969, *Africa-Tervuren*, XV-3, pp. 69-80 (disc. Objets d'art et instruments de musique à Bankim).
- ZEITLYN David, *Sua in Somié*, Cambridge, 1990 (thèse doctorat), réf. Tikar, pp. 4-11.